

Bruno LECLERCQ, *Fondements logiques et phénoménologiques de la rationalité mathématique* chez Husserl, Paris, Vrin, coll. « Mathésis », 2015, 198 p.

Dans cet ouvrage, le but de Bruno Leclercq est de clarifier le rapport de proximité et de distance que la phénoménologie husserlienne entretient continuellement avec les différentes positions qui dialogèrent, parfois violemment, autour de ce que l'on a appelé la crise des fondements des mathématiques. Pour ce faire, non seulement l'auteur prend acte de la formation de mathématicien de Husserl, et de l'influence que celle-ci exerça sur ses premiers travaux philosophiques, en particulier sur les questions relatives à l'origine des concepts fondamentaux des mathématiques qui guidèrent sa recherche dans la *Philosophie de l'arithmétique*, mais il montre d'une manière claire et argumentée comment ce sont ces mêmes interrogations – qui se retrouvent donc de façon séminale dans ce premier ouvrage – qui ne vont cesser d'alimenter la réflexion de Husserl sur les mathématiques et l'idéalisation théorique.

L'auteur ne s'arrête cependant pas à mettre en évidence à quel point la formation de la phénoménologie husserlienne fut thématiquement liée aux débats sur les fondements des mathématiques : le rapport entre mathématique et phénoménologie est problématisé. Cet « ancrage » épistémologique ne pouvait en effet être fécond que s'il trouvait écho dans une tension interne à la réflexion husserlienne elle-même. Cette tension, pour l'auteur, est double : elle consiste tout d'abord dans l'élucidation de « la légitimité du passage des mathématiques constructives aux mathématiques formelles » (p. 46-47), une enquête qui entraîne par la suite Husserl tant sur la voie d'une remise en cause de la position psychologiste qui fut celle de ses débuts, que sur celle des écueils du platonisme « à la Frege ». Pour l'auteur, cette double tension se retrouvera tout au long du parcours de Husserl, dont les revirements peuvent être interprétés comment autant de tentatives de la résoudre.

Dès la *Philosophie de l'arithmétique*, on peut voir les germes de cette tension entre intuition et formalisme ; la structure même de l'ouvrage en témoigne : alors que la première partie s'occupait des actes d'abstraction à l'origine des concepts de quantité, d'unité et de numération, la seconde partie se focalisait sur le caractère intimement symbolique de l'arithmétique une fois qu'avait été dépassée la première série des nombres. On sait que ces deux parties vont subir de nombreux remaniements, déjà contemporains de leur rédaction. Or, comme le montre B. Leclercq – à rebrousse-poil de la lecture courante qui voit dans le tournant antipsychologiste le seul événement majeur des années 1890 – ce n'est pas tant la question de l'origine des nombres que la conception exclusivement algorithmique des mathématiques qui va être profondément révisée dans les *Recherches logiques*. Les thématiques de l'abstraction et du statut des objets mathématiques vont désormais être abordées de pair, la reconnaissance de l'objectivité des idéales générales étant « indissociable des actes d'abstraction catégoriaux dans lesquels elles se constituent » (p. 87). La visée intentionnelle du général est ainsi comprise comme une opération qui constitue progressivement, au départ de l'intuition sensible, un sens qui n'est ni réductible à un mécanisme

psychique, pas plus qu'il ne réside dans un arrière-monde de type platonicien. Ce n'est qu'à la fin du processus de formation de leur sens dans la suite des vécus intentionnels que les objets idéaux peuvent être donnés avec évidence à la conscience, et qu'il est alors possible d'affirmer que le sens objectif n'est pas hétérogène à la conscience, mais qu'il est constitué par elle (p. 102).

La prise en compte de la dimension subjective de la constitution n'écarte pas le caractère normatif du processus en question. Ce que les *Idées* appelleront la corrélation noético-noématique est, du côté noétique, tout autant soumise à des contraintes qui seules permettent qu'un sens authentique jaillisse que, du côté noématique, informée du fait que ce qui est visé répond à des lois qui sont soit analytiques *a priori* (pour l'ontologie formelle) soit synthétiques *a priori* (pour les ontologies régionales). Comme l'auteur le rappelle, ce qui permet le passage entre la logique formelle et l'ontologie formelle est la notion d'*objet en général*. Une fois que la corrélation entre l'une et l'autre est reconnue – et c'est là l'originalité de l'approche husserlienne –, toute loi de l'apophantique peut être également envisagée comme une loi de l'ontologie. La logique formelle ne tient toutefois pas dans le vide : elle repose elle-même sur la logique transcendantale. Or, comme le signale B. Leclercq à la suite de Cavailles, faire tenir la première sur la seconde, n'est-ce pas la mettre en cause l'absoluité de la logique qui, pour être efficace, ne peut tirer son autorité que d'elle-même ? Selon l'auteur, ce risque ne peut être évité par Husserl que par la réévaluation du projet fondationnaliste au profit d'une approche radicalement descriptive centrée sur la thèse de la corrélation (et non pas la fondation) de l'*a priori* subjectif noétique sur l'*a priori* objectif noétique.

Cette tâche, Husserl va s'y atteler à partir du tournant génétiqué et des analyses sur les synthèses passives, retrouvant et réélaborant les questions génétiques (sur l'*a priori* subjectif noétique) qui furent celles de ses débuts, quoiqu'à présent dans le cadre d'une théorie de la conscience en général et non plus de quelque psychisme en particulier (p. 153). Il s'agira alors d'élucider le sens de toute objectivité qui nous est donnée comme allant de soi, à partir de son émergence au cœur d'une histoire qui, si elle se réalise grâce à des individus concrets et des activités souvent banales (l'arpentage, la menuiserie), n'en fut pas moins soumise à des lois universelles qui régissent l'apparaître du sens ainsi découvert à la conscience. À nouveau loin de toute tentation platonisante ou psychologisante, Husserl réaffirme dans sa dernière période à la fois la dimension subjective et intersubjective, notamment par la méditation du langage, de la manifestation du sens – « les géomètres ne font pas que *découvrir* l'objet géométrique, ils le produisent ; ce sont d'authentiques *inventeurs* » (p. 167) –, tout en insistant sur le fait que ce sens possède une validité universelle, qu'il est par conséquent reproductible, et que sa donation *au fur et à mesure* d'une histoire, quand bien même elle serait aléatoire, est réglée par ses normes propres. Ce sont donc peut-être bien des personnages singuliers qui ont mis au jour le sens de la géométrie mais, une fois ce sens découvert « par les actes d'idéalisation et d'abstraction formalisante dictés par l'intérêt théorique » (p. 185), ces mêmes individus, et tous ceux à leur suite, n'ont plus affaire à des objets concrets : ils manipulent désormais des formes pures. La géométrie se devait

d'être « euclidienne » à ses débuts : non parce qu'elle fut élaborée par Euclide à l'époque qui fut la sienne, mais parce qu'elle actualise les seules objectivités idéales qui pouvaient précisément se manifester au début du processus de formation théorique de la géométrie. Cela ne signifie bien entendu pas, dans le chef de Husserl, que d'autres géométries soient illégitimes, mais plus simplement que la constitution du sens qu'elles produisent ne peut que se « greffer » sur le sens déjà mis au jour dans la géométrie euclidienne. Il ne s'agit pas d'un principe de subordination de l'une sur l'autre ; il y va bien plutôt d'un principe relatif à l'historicité (pure) des mathématiques.

Des premiers travaux sous la direction de Carl Stumpf à l'intérêt porté à la *Lebenswelt*, en passant par la conversion antipsychologiste, le tournant transcendantal et le tournant génétique, chaque étape de l'itinéraire philosophique de Husserl est relue par l'auteur dans la perspective d'une interrogation sur la genèse, la nature et le mode d'appréhension spécifique des objets mathématiques. On voit alors poindre une lecture riche et vivante du dessin husserlien, d'après laquelle la réflexion sur les mathématiques constitue le terrain sur lequel les concepts de la phénoménologie trouvent leur pertinence et leur exercice légitime. C'est là une perspective exégétique novatrice et féconde par laquelle on ne peut qu'être séduit.

Aurélien Zinco